

Les enquêtes de l'inspecteur Klopfenstein

Les diams de la vieille dame

Protagonistes

Le truand

Antonio Martinelli ; de son vrai nom : Giovanni Corelli, gigolo, trousseur de vieilles dames riches

38 ans, 1m85, 75 kg. Italien du sud domicilié à Lobia près de Brindisi dans les Pouilles. Pas un gramme de graisse en trop, se maintient en forme dans les fitness quand il en a les moyens. Nez aquilin, Cheveux noirs tirés en arrière collés au gel, yeux marrons, teint hâlé entretenu par une fréquentation assidue des piscines en été et des solariums en hiver. Petite cicatrice à la joue droite (résultat d'une rixe avec des gars de la mafia à cause d'une fille alors qu'il avait dix-neuf ans, prétend-il). Lunettes de soleil Ray Ban (vraies ou fausses ?). Rolex (vraie ou fausse ?) au poignet droit. Bracelet en or au poignet gauche, deux bagues à l'annulaire gauche. Tenue, lorsque le temps le permet : chemise blanche avec col largement entrouvert sur sa poitrine bronzée, pullover jaune clair sur les épaules, pantalon gris clair, mocassins noirs. Fume occasionnellement des Camel. Très beau garçon encore, malgré son âge. Extrêmement poli et sociable, un vrai charmeur qui sait s'attirer les sympathies de chacun. Pas de profession connue. Parle le français et l'anglais avec un séduisant accent italien¹. Le portrait type du latin lover, mais, malheureusement pour ces dames, homosexuel.

Le justicier

Hervé Klopfenstein, inspecteur de police

« Klopf » pour ses collègues et amis. 58 ans, 1m83, 82 kg. Yeux bleus, cheveux gris coupés courts. Né à Grenchen (SO), mais vit en Suisse romande depuis l'âge de 7 ans. Soigne un léger accent et une certaine apparence alémaniques qui lui vont bien, dit tout le monde en se moquant gentiment de lui (notre Suisse « tautau »), tout en l'admirant pour ses compétences professionnelles et sa droiture. Fume la pipe avec des tabacs au latakia qui lui raclent la gorge et le font tousser (pense à arrêter). Inspecteur à la police municipale de Lausanne. Se réfugie toujours dans un café avoisinant pour faire son travail, d'où son autre surnom : inspecteur bistrot. Domicilié avec sa femme Denise dans une petite maison mitoyenne à Epalinges. Grand cycliste en été, grand skieur en hiver. Studio à Champéry pour les weekends de neige. Deux garçons, déjà hors du domicile, l'un marié, l'autre aux études. Son échappatoire lorsqu'il se sent tendu ou qu'il n'arrive pas à avancer dans une enquête : faire à vélo un demi-tour du Léman par Montreux, St-Gingolphe et retour en bateau depuis Evian. Tenue au travail : chemise blanche avec dernier bouton ouvert, cravate discrète pas serrée, pantalon gris, mocassins noirs. Lecture : les policiers américains et anglais, en langue originale. Livres préférés en ce moment : les Jack Reacher de Lee Child. Musique : les grands classiques, l'opéra et les comédies musicales, écoute en boucle « Le fantôme de l'opéra ». Chante dans le chœur d'Epalinges dont il est président. Denise est enseignante.

Son assistant, l'agent Kevin Muller, trapu, avec moustache et bock.

¹ Note de l'auteur. Nous renonçons à imiter son accent dans le cadre des dialogues pour éviter une lourdeur inutile.

La victime

Madeleine Bourquin, 68 ans, 1m63, 70 kilos, veuve depuis 2 ans, rentière.

Un peu plus rondelette qu'elle ne voudrait, malgré ses séjours périodiques dans une célèbre clinique de Montreux. Cheveux marrons à l'origine, aujourd'hui gris argentés. Visage botoxé, discrètement maquillé. Pas de taches sur les mains (grâce au jus de citron dont elle se frotte tous les matins), le cou encore ferme. Mignonne à 18 ans, mignonne aujourd'hui encore. Habillement Céline, souliers Bally et Dior, accessoires Hermès, parfum Chanel No 5. Grande amatrice de cinéma, de théâtre et d'expositions. Née Michaud à Neuchâtel, fille unique de parents nantis (le père possédait une bijouterie), école de commerce, mariage à vingt-deux ans avec André Bourquin, fils d'un directeur de la Banque cantonale, étudiant en sciences économiques. Déménagement à Lausanne lors de l'engagement d'André au Crédit Suisse dans cette ville où il devient rapidement fondé de pouvoir, directeur plus tard. Emménagement dans une villa à Chailly sur les hauts de la ville où elle réside encore. Deux filles, l'une mariée aux États-Unis, l'autre directrice RH dans une manufacture d'horlogerie, trois petits-enfants. Existence opulente, mari attentionné et fidèle, très bon père pour leurs filles. Mais pas romantique pour deux sous. Aujourd'hui seule, elle rêve de rencontrer quelqu'un avec qui partager le reste de sa vie. Joue encore du tennis une fois par semaine. Grande bridgeuse, présidente du club de bridge St-François.

Le petit copain et amant chez qui il crèche pour le moment lui a refile le tuyau : pour rencontrer des dames riches d'un certain âge, rien ne vaut le salon de thé Nyffenegger au nord de la place St-François à Lausanne, premier étage. Antonio, comme il se fait appeler depuis qu'il est entré en Suisse il y a une semaine avec l'intention de renflouer son compte en banque, y va régulièrement prendre un café et, lisant les journaux, observe discrètement les victimes potentielles. Pas grand-chose à se mettre sous la dent durant les premiers jours, bien que son allure et son habillement ne manquent pas d'attirer les regards. Lorsqu'il entre dans le café ce mercredi après-midi pourtant, il remarque immédiatement une nouvelle venue, une dame fin soixantaine, élégamment vêtue, occupée à lire Le Temps. Son instinct lui signale : agir rapidement. Par bonheur, la table à côté d'elle est libre, bien qu'encore couverte de tasses et de l'argent des clients précédents. Il s'y attable, la dame très classe le remarque, ils échangent sourire et bonjour, elle retourne à sa lecture. Il se plonge dans l'exemplaire des 24 Heures qui traîne par là. La serveuse vient nettoyer la table et prendre sa commande. La dame très classe jette un deuxième regard, finit sa lecture et se penche sur son téléphone portable.

« Excusez-moi Madame, je peux vous demander Le Temps ? »

« Voilà, c'est quand même plus intéressant que cette feuille de chou » dit-elle en désignant le 24 Heures.

Et hop, le premier pas est fait !

« Vous êtes Italien ? »

« Oui Madame, des Pouilles, Antonio Martinelli ».

« Madeleine Bourquin ».

On se sert la main, mais chacun reste attablé de son côté. La conversation s'engage avec les banalités coutumières à un premier échange.

« J'habite dans les hauts de Lausanne. Je ne viens pas souvent ici, quelques fois après le bridge. Nous avons un club dans la rue de Bourg ».

« Non je n'ai jamais joué au bridge. Quelques fois, je joue au poker. Oui, je suis de passage à Lausanne, je loge chez des amis et vais rester deux ou trois semaines. »

Comment vais-je faire pour l'accrocher, celle-là, se demande Antonio alors que la conversation se poursuit en zone neutre.

A son grand étonnement, elle prend les devants.

« Là je dois partir, j'assiste à un vernissage dans une galerie au Grand-Chêne dans quinze minutes. Un jeune peintre, très prometteur. Je pense que je vais lui acheter une toile, il faut les soutenir. C'est à quelques pas. Dommage, j'aurais volontiers discuté un peu plus longtemps avec vous, Monsieur Martinelli ! »

« Appelez-moi Antonio, c'est quand-même plus sympathique. Vous allez à une exposition ? J'adore l'art. Est-ce que c'est public ? »

« Le vernissage est sur invitation, mais si vous voulez m'accompagner, ça me ferait très plaisir. »

Antonio sort sa bourse pour payer les consommations, mais Madeleine l'arrête.

« Non Antonio, vous êtes en visite chez nous, à moi de régler ».

Inutile de préciser que l'arrivée de Madeleine accompagnée d'un séduisant Italien à la galerie où presque tout le monde la connaît entraîne une légère commotion chez les respectables dames présentes (également chez quelques messieurs élégants qui flairent immédiatement anguille sous roche).

Après le bref discours du curateur, la présentation du jeune peintre et la visite de l'exposition, tout ce beau monde se retrouve autour de l'apéritif rituel durant lequel Antonio est presque aussi sollicité que l'artiste, avec lequel Madeleine s'est entretenue entre quatre-z-yeux.

« Le problème » explique-t-elle ensuite à Antonio « c'est que lorsqu'on achète un tableau ici, la galerie garde les deux-tiers du montant. Regardez la nature morte dans le coin de la salle, elle vous plaît aussi, n'est-ce pas ? Je la veux. Je vais la faire réserver, mais lorsque je viendrai la chercher à la fin de l'exposition, je dédommagerai l'artiste pour ce que la galerie lui prend. »

Antonio n'en revient pas. Il est tombé sur la bonne cible. Elle a vraiment des moyens et n'est pas avare du tout. Ne pas la lâcher. Comment faire pour pousser les choses plus en avant ?

Madeleine, manifestement, n'a aucune envie non plus de s'arrêter en si bon chemin. Autant profiter d'un aussi galant accompagnant.

« Antonio, je commence à avoir faim et n'ai aucune envie de rentrer chez moi pour me faire à manger. Allons dîner ensemble. Vous êtes libre, ou on vous attend ? Bon, alors, tout près d'ici il y a la Bavaria. C'est très sympathique, des mets de brasserie. Naturellement je vous invite. Allons-y » et elle s'accroche à son bras.

Au restaurant, Antonio fait ce qu'il sait le mieux : faire rire les dames. Et jouer de son charme latin. Madeleine est aux anges. Il y a très très longtemps qu'elle n'a plus passé de moment aussi agréable. Très longtemps aussi qu'elle n'a plus eu un homme pour elle toute seule au restaurant. Elle lui raconte sa vie, il lui raconte la sienne, ou ce qu'il veut bien raconter.

« Combien de temps restes-tu encore à Lausanne, Antonio ? » lui demande-t-elle, le tutoyant pour la première fois.

« Une semaine environ, Madeleine, ça dépend des amis chez qui je loge. Je ne suis pas fixé à un jour près. »

« J'espère qu'on va encore se revoir. Tu ne m'as pas donné ton numéro de téléphone. »

Ils échangent leurs numéros.

« Bon, maintenant la jeune fille sage va rentrer à la maison. Accompagne-moi à la station de taxi. »

Avant de la laisser monter dans la voiture, il la prend dans ses bras, la serre un peu et lui fait gentiment la bise sur les deux joues.

Du taxi, Madeleine lui fait un grand signe, elle est manifestement émue.

C'est bien parti, se dit-il.

Lorsqu'il rentre chez son ami/amant, ce dernier est sorti. Seul dans son lit, il essaie de mettre au point une stratégie. Elle m'a donné son numéro, donc je peux l'appeler. Mais qu'attend-elle au juste ? On ne va quand même pas coucher ensemble. Ou quand même ? Se faire tout payer ici, c'est agréable. Lui soutirer du fric ou des bijoux, ce serait mieux. Lui parler de ma mère gravement malade qui aurait besoin d'argent pour se faire opérer ? Ça a déjà marché une fois.

De nouveau, le lendemain matin, c'est elle qui prend les devants. Le téléphone d'Antonio sonne alors qu'il est à peine réveillé. Son copain est rentré très tard et déjà reparti au travail.

« Antonio, merci pour ta gentille compagnie hier soir. J'ai eu beaucoup de plaisir. »

« Moi aussi, Madeleine, mais c'est moi qui te remercie, tu as tout payé. »

« Ce n'est rien Antonio. Tu es mon invité, ici en Suisse, ça me fait plaisir. »

« Écoute, Antonio. Je suis invitée chez des amis ce soir. Une petite réception, il y aura une dizaine de personnes. Pour une fois j'aimerais bien ne pas être seule. Tu ne voudrais pas m'accompagner ? »

« Mais bien sûr, Madeleine, ça me ferait très plaisir. Mais que vont dire tes amis si tu te montres avec moi ? »

Elle rit.

« Ils penseront ce qu'ils voudront. J'ai aussi le droit de m'amuser. Je dirai simplement que tu es un ami italien de passage. En tous cas, je vais faire des jalouses. Pour une fois, ce ne sera pas moi qui devrai envier les autres. »

Ils se retrouvent dans un bar avoisinant la maison de leur hôte. Antonio remarque immédiatement le collier de perles noires d'Hawaii qu'elle porte au cou sur son décolleté en V, le bracelet en or au poignet et le rubis serti de brillants de sa bague. Aussi la montre Cartier. Après un aperol spritz, ils se rendent à la réception. L'arrivée de Madeleine au bras du séduisant Antonio provoque évidemment quelques remous chez les personnes présentes qui la connaissent bien et ne l'ont jamais vue accompagnée depuis la mort de son mari.

« Chers amis, voici Antonio, en vacances en Suisse et qui nous vient des Pouilles. Venez, Antonio, je vais faire les présentations. »

Personne de vraiment intéressant dans tout ce beau monde, pense Antonio. Quel ennui ! La situation commence à s'enliser. Comment profiter des richesses de cette chère dame ?

« Et voici un très cher ami de longue date, l'inspecteur Klopfenstein, de la police lausannoise. Vous voyez, nous sommes bien protégés, rien ne peut nous arriver. »

Zut, pense Antonio, refroidi. Mais l'inspecteur jette un regard plutôt narquois à Madeleine avant d'engager une conversation bienveillante.

« Nous avons plusieurs fois passé nos vacances dans le sud de l'Italie lorsque j'étais enfant, nous faisons du camping près de Gallipoli avec deux familles d'amis. L'autoroute du Soleil était déjà ouverte jusqu'à Rome. Ensuite, il fallait descendre à Naples et continuer. Quel voyage ! Mais ça en valait la peine. J'avais 13 ans, au bord de la mer, c'était le paradis. Nous y sommes allés trois fois. »

« Toute la région est splendide. Et pas trop encombrée de touristes, aujourd'hui encore. Mais je trouve votre pays tout aussi attrayant. » Mieux vaut prendre les devants que subir un interrogatoire,

pense Antonio. « Ici je suis en vacances chez des amis pour une semaine et je fais des petits tours dans la région. De métier, je travaille dans le tourisme pour une agence qui organise des voyages en groupe dans le sud de l'Italie et en Sicile. Vous êtes inspecteur de police. Est-ce vraiment nécessaire dans un beau pays comme le vôtre ? »

« Malheureusement oui. Nous avons régulièrement des brigandages, quelques fois organisés par des bandes venant d'outre frontière. Et comment connaissez-vous notre chère Madeleine ? »

« Nous nous sommes rencontrés par hasard dans un café à la Place St-François, c'est vraiment une très gentille dame, très classe. Nous avons sympathisé et ça me fait un très grand plaisir de rencontrer des gens d'ici grâce à elle. »

Pendant le repas, Antonio est le centre de l'attention. Tout le monde veut savoir exactement d'où il vient, si c'est touristique, quelles sont les attractions de l'endroit, ce qu'il fait, la composition de sa famille. Chacun y va de ses souvenirs italiens. Antonio se prête volontiers au jeu tout en n'arrêtant pas de se demander comment il va profiter de cette situation si bien emmanchée. Ce n'est pas pour faire du tourisme et rencontrer des gens qu'il est venu en Suisse. Attention pourtant de ne pas éveiller des soupçons chez cet inspecteur !

La soirée terminée, il enchante les dames en distribuant des baise-mains d'adieu élégants. Et l'hôtesse le remercie particulièrement pour sa sympathique compagnie et lui confirme que tout le monde a eu du plaisir à sa présence. À Madeleine : « tu peux encore nous l'amener souvent, il sera toujours le bienvenu ! »

« Antonio, fais-moi plaisir. Je serais très triste de te quitter maintenant. Raccompagne-moi, je t'invite pour boire un verre et, si tu veux, tu peux même dormir chez moi, j'ai une chambre d'amis. »

Ça risque de mal finir, se dit Antonio, je n'ai aucune envie de coucher avec elle. D'autre part, c'est peut-être l'occasion de passer à l'action.

Ils prennent un taxi pour monter à Chailly et, tout-de-suite, elle lui prend la main.

« Juste un peu de romantisme, Antonio, ça me fait tellement de bien. Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas ? »

Arrivés chez elle, elle l'installe sur un sofa en cuir vert foncé. « Un armagnac millésimé, ça te dit ? Mon mari était grand connaisseur et m'a laissé une belle collection de liqueurs et de vins. Faudrait absolument que j'organise une séance de dégustation. Ce n'est pas drôle de boire toute seule. Santé ! »

Elle vient s'asseoir près de lui, lui prend de nouveau la main et appuie sa tête sur son épaule. « Tu ne peux pas te rendre compte, Antonio. C'est la première fois depuis la mort de mon mari que j'ai un homme tout seul pour moi ici. J'ai juste besoin d'un peu de romantisme et tu es tellement charmant. Donne-moi un peu de plaisir. »

Premier baiser, suivi d'un second. Puis elle se blottit dans ses bras. Antonio sourit, ce romantisme, ça le fait penser à la première fille qu'il a embrassée ; mais elle avait quinze ans, pas soixante, évidemment. Bien avant qu'il ne découvre qu'en fait il préférait les garçons. Il la caresse doucement.

« Écoute, tu vas passer la nuit avec moi, n'est-ce pas ? Pas besoin de sexe, il y a longtemps que j'ai mis un point final à cela. Juste ta présence. Je vais aller me préparer. Dans la petite salle de bain là au fond tu trouveras tout ce qui est nécessaire pour la toilette, y compris un pyjama qui avait appartenu à mon mari. Je t'attends ! »

Lorsqu'il la rejoint, elle est sur son lit en chemise de nuit, les draps repliés. Il voit ses mamelons à travers l'étoffe. Il voit surtout aussi sur la coiffeuse de l'autre côté de la chambre le collier de perles, le bracelet, la bague et la montre. Trop dangereux de passer à l'action maintenant, attendons le matin.

Il va la rejoindre au lit. Ne sachant pas jusqu'où ça ira, il a pris un préservatif avec lui, il ne sort jamais sans s'en munir, on ne peut faire confiance à personne, surtout des petits copains d'un soir, pas question d'attraper une maladie ! Elle vient se blottir dans ses bras et l'embrasse de nouveau, se serre contre son corps. Il lui caresse gentiment les hanches, les fesses les cuisses. Pas désagréable du tout, se dit-il, je peux aussi jouer à ce jeu si nécessaire. Il est tout de même un peu gêné de se retrouver au lit avec une femme qui pourrait être sa mère. Elle prend sa main et la pose sur sa poitrine. Il la caresse avec plaisir, là aussi. Elle lui saisit la verge et il se rend compte avec étonnement de son érection. Tiens, ça marche même avec les femmes !

« Antonio, prends-moi, j'en ai tellement besoin ! » Il enfle le préservatif et la pénètre. Galant, sans trop s'exciter, il attend qu'elle prenne son plaisir avant de prendre le sien, quand même. Lorsqu'il est de nouveau couché à côté d'elle, la caressant gentiment, il voit que son visage est couvert de larmes et les essuie avec de doux baisers. Elle s'enfuit à la salle de bains. Est-ce le bon moment ? Pas encore. Elle revient. « Merci, mon amour, tu ne sais pas ce que ça veut dire pour moi. Tu ne peux pas te rendre compte des frustrations d'une femme seule de mon âge. » D'un doigt sur ses lèvres, il l'empêche de parler davantage. Elle se blottit dans ses bras, l'embrasse encore et ferme les yeux. Lorsqu'elle dort, il va à son tour à la salle de bain et réfléchit à son plan. Agir à l'aube, puis retourner en Italie le plus vite possible. L'avion depuis Genève, c'est trop dangereux, il faut dévoiler son identité. Consultait le site web des CFF, il voit l'Eurocity Genève – Milan – Venise, départ 8H18 de Lausanne.

Il se réveille toutes les demi-heures, encore trop tôt. À 6 heures 30, aux toilettes, il appelle son petit ami au téléphone. « Ça ne va pas de me téléphoner si tôt, je dormais encore. » « Écoute bien ce que je vais te dire et je te promets que tu ne le regretteras pas. Je vais avoir un joli magot, diamants, perles, montre et tu auras ta part. Mais je dois absolument me sauver en Italie le plus vite possible, j'ai le train pour Milan à 8H18 à la gare. Ramasse mes affaires et apporte-les moi dans le hall de la gare à huit heures exactement. Je peux compter sur toi ? » « Ça marche, je serai là ». Antonio s'habille et retourne dans la chambre. Madeleine ouvre les yeux. « Bonjour, chéri, tu es déjà habillé ? » Il va l'embrasser. « Écoute, je dois partir maintenant, mais je t'appelle dans la matinée, on se revoit aujourd'hui encore si tu es d'accord ». Il l'embrasse encore une fois sur les lèvres, puis sur les paupières, elle ferme les yeux et se retourne. C'est le moment ! Passant devant la coiffeuse, il ramasse d'un geste le collier de perles noires de Hawaii, le bracelet, la bague avec rubis et diamants, la montre Cartier et fourre le tout dans ses poches. Elle n'a rien vu. Il lui envoie un baiser et quitte la chambre, descend l'escalier, ramasse son veston près de l'entrée et sort en courant. La station de taxis de Chailly est à 150 mètres. En quelques minutes, il est dans une voiture vers la gare. Il n'est que 7H40, il a tout le temps. Il achète un billet à l'automate et se réfugie dans un bar. À 8 heures, il rencontre son petit ami dans le hall qui lui remet sa valise. Il lui tape sur l'épaule, lui donne ses francs suisses restants et lui dit de filer. Puis il se rend sur le quai 3 où l'Eurocity provenant de Genève est déjà annoncé. Le train arrive, il monte et s'installe, attendant le départ.

8H18, 8H20, 8H22 et le train ne part toujours pas. Qu'en est-il de la ponctualité proverbiale des trains suisses ? Soudain une annonce en français, anglais et italien sur le système de haut-parleurs. « Mesdames et messieurs, pour des raisons techniques, le départ du train sera retardé d'une dizaine de minutes. Nous vous prions de nous en excuser ». Antonio devient nerveux. Il pense au butin fourré dans sa valise.

Il voit deux policiers sur le quai, précédés d'un gars trapu en civil avec moustache et bock parlant dans sa radio. 8H30, le train ne part toujours pas. Antonio s'obstine à regarder par la fenêtre et à tourner le dos au couloir. Les policiers ont disparu.

Soudain, il sent une main se poser sur son épaule. « Monsieur Martinelli, ou plutôt Corelli. Veuillez nous suivre sans faire d'histoires. C'est votre valise, là-haut ? » Antonio se retourne. Pas possible, l'inspecteur Klopfenstein, accompagné du chef de train, des deux agents et du gars trapu avec

moustache et bock. « Kevin, descends la valise et regarde ce qui s'y trouve. » Müller descend la valise, l'ouvre et en sort les bijoux. « Les voilà, tout y est. » « Parfait, on y va ». Ils descendent du train, lui passent les menottes et l'emmènent vers la sortie. Du coin de l'œil, Antonio voit l'Eurocity se mettre en marche en direction du Simplon et de l'Italie.

Dans la voiture qui les amène au poste, Klopfenstein lui dit : « Madeleine, je l'appelle ainsi car c'est une très chère amie, m'a téléphoné catastrophée à sept heures ce matin. Pas sympa, ce que vous lui avez fait. Mais je m'étais déjà méfié un peu de vous hier soir. Un coup de fil à nos collègues italiens de Naples m'a confirmé qu'aucun Antonio Martinelli ne vit à Lobbia ou environs. Par contre, ils m'ont envoyé sur la base de ma description une photo d'un certain Corelli déjà connu de leurs services pour larcins et escroqueries, pensant qu'il pouvait s'agir de vous. Effectivement, c'était bien l'Antonio qui nous a charmé hier soir. Comment on vous a retrouvé ? Vous n'avez pas de voiture, l'aéroport nous a confirmé l'absence de réservation, restait l'Eurocity vers Milan, la solution la plus pratique, anonyme de surcroît. Et voilà, l'oiseau est bien dans le train, avec le butin ! Madeleine va être heureuse de retrouver ses bijoux, j'espère qu'elle va se remettre rapidement de sa frayeur et de sa honte de s'être fait berné. »

Elle n'avait aucune honte hier soir lorsqu'elle m'a attirée dans son lit, pense Antonio, préférant pourtant garder le silence pour ne pas aggraver son cas. Et, en véritable gentleman, aussi par respect pour cette sympathique dame.